

Triduum - Pâques 2022

(Textes inspirés de diverses visions mystiques, notamment de Louisa Piccarreta)

« Ô Seigneur Jésus-Christ, je supplie ton Cœur infiniment amoureux de bien vouloir m'admettre à ta Passion durant laquelle, par Amour pour nous, tu as voulu souffrir dans ton Corps et dans ton Âme, jusqu'à mourir sur la Croix. Daigne me donner ton Aide, ta Grâce, ton Amour, ainsi qu'une profonde compréhension de tes Souffrances. Accepte, ô Seigneur miséricordieux, mon intention d'amour. Je te rends grâce ô Jésus, toi qui m'appelles à m'unir à toi dans la prière, et je me plonge dans tes Pensées, tes Paroles, ta Volonté et ton Amour, en implorant l'aide de ta Très Sainte Mère. »

Louisa Piccarreta

Samedi Saint

Jésus :

« Tu as contemplé mes souffrances. Elles étaient destinées à réparer vos fautes contre l'Amour. Aucune partie de mon corps n'a été épargnée, car rien en l'homme n'est exempt de faute, et toutes les parties de votre être physique et moral sont des instruments dont vous vous servez pour faire le mal.

Mais je suis venu effacer les effets du péché par mon sang et ma souffrance, en y lavant chaque partie physique et morale de votre personne pour la purifier et la rendre forte contre vos mauvaises tendances.

Mes mains ont été blessées et emprisonnées, après s'être fatiguées à porter la croix, pour réparer tous les délits et crimes commis par la main de l'homme. Depuis celui de tourner une arme contre son frère, jusqu'au vol, aux accusations mensongères, aux actes contre votre propre corps ou celui d'autrui, ou à la paresse propice à vos péchés. C'est pour toutes les libertés illicites de vos mains que j'ai fait crucifier les miennes, en les clouant au bois de la croix et en les privant de tout mouvement plus qu'il n'était permis et nécessaire.

Mes pieds, après s'être épuisés et blessés sur les pierres de mon chemin de croix, ont été transpercés, immobilisés, pour réparer tout le mal que vous faites par les vôtres, quand vous vous en servez pour aller commettre vos délits, vols ou prostitutions. J'ai parcouru les rues, les places, les maisons, les escaliers de Jérusalem pour purifier toutes les rues, toutes les places, tous les escaliers, toutes les maisons de la terre, du mal né ou semé à cet endroit au cours des siècles passés ou à venir par votre mauvaise volonté, lorsque vous obéissez aux tentations de Satan.

Ma chair a été maculée, frappée, lacérée pour punir en moi le culte exagéré, l'idolâtrie même que vous rendez à la vôtre et à celle des personnes que vous aimez par caprice des sens, ou même poussés par une affection qui en soi n'a rien de répréhensible, mais que vous rendez telle lorsque vous aimez un parent, un conjoint, un enfant, un frère ou une sœur plus que vous n'aimez Dieu.

Non : l'amour pour le Seigneur votre Dieu doit être plus grand que tout amour ou tout lien de la terre. Aucune autre affection, vraiment aucune, ne peut lui être supérieure. Aimez les personnes qui vous sont chères en Dieu, mais pas plus que Dieu. Aimez Dieu de tout votre être. Cela ne diminuera pas votre amour au point de vous rendre indifférent à votre conjoint, bien au contraire : cela enrichira votre amour pour lui de la perfection que vous puiserez en Dieu, car celui qui aime Dieu a Dieu en lui, et donc sa perfection.

J'ai fait de ma chair une plaie pour enlever à la vôtre le venin de la sensualité, de l'impudeur, du manque de respect, de l'ambition et de l'admiration pour les corps destinés à retourner à la poussière. Ce n'est pas en rendant un culte à la chair qu'on la rend belle. C'est en s'en détachant qu'on lui donne la beauté éternelle dans le Ciel de Dieu.

Ma tête a subi mille tortures : les coups, le soleil, les hurlements, les épines, pour réparer les fautes que vous commettez par votre intelligence. Orgueil, impatience, caractère insupportable, intolérance pullulent comme des champignons dans votre cerveau. J'en ai fait un organe torturé, enfermé dans un écrin orné de sang, pour réparer tout ce que vos pensées produisent.

La dernière couronne que j'ai voulue, c'est la couronne que seul un fou ou un supplicié peut porter. Aucune personne saine d'esprit et libre de soi ne saurait se l'imposer. Mais moi, j'ai été jugé fou ; surnaturellement, divinement, je l'étais d'ailleurs, en voulant mourir pour vous qui ne m'aimez pas — ou si peu ! —, en voulant mourir pour vaincre en vous le Mal. Et j'étais à la merci de l'homme, son prisonnier, son condamné... moi, Dieu, condamné par l'homme !

Sur ma tête, ces tortures s'en prirent à mes yeux, à ma bouche, à mon nez, à ma langue. Pour réparer vos regards si friands de se porter vers ce qui est mal en négligeant la recherche de Dieu pour réparer le flot incessant de paroles menteuses, viles ou luxurieuses que vous dites au lieu d'utiliser votre bouche pour prier, enseigner, reconforter. Mon nez et ma langue ont souffert pour réparer votre gourmandise et votre sensualité olfactive : elles vous conduisent à des imperfections qui sont le terrain de fautes plus graves, par exemple votre avidité pour des aliments superflus, sans pitié pour les affamés, des aliments que vous pouvez vous permettre en ayant bien souvent recours à des profits illicites.

Quant à mes organes, pas un seul ne fut exempt de souffrance.

Quant à la soif, quelle torture ! Pendant toutes ces heures, personne, dans cette foule, n'a su me donner une goutte d'eau. A partir de la Cène, je n'ai plus eu aucun reconfort. En revanche, la fièvre, le soleil, la chaleur, la poussière, les pertes de sang, s'unissaient pour provoquer la soif extrême.

J'ai repoussé le vin mêlé de myrrhe. Je voulais que rien ne vienne adoucir ma souffrance. Quand on s'est offert en victime, il faut l'être sans compromis, sans adoucissement. Il convient de boire le calice tel qu'il est donné, de goûter le vinaigre et le miel jusqu'au fond... et non pas le vin drogué qui engourdit la douleur. Voilà ce que j'ai subi dans mon corps innocent.

Mon affection pour ma Mère me causait un grand déchirement, surtout à la vue de sa douleur. Cette douleur était nécessaire, mais ce fut mon plus cruel tourment. Seul le Père sait ce que son Verbe a enduré spirituellement, moralement, physiquement. La présence de ma Mère elle-même me fut une torture, même si elle est ce qui répondait le mieux au désir de mon cœur d'avoir ce reconfort dans l'infinie solitude qui n'entourait — solitude qui venait de Dieu et des hommes. »

Marie :

« Ma Mère devait être présente, telle un ange de chair, pour empêcher le désespoir de m'assaillir comme l'ange spirituel l'avait contrecarré à Gethsémani ; elle devait être présente pour recevoir l'investiture de Mère du genre humain. Mais la voir mourir à chacun de mes frémissements fut ma plus grande souffrance. Rien ne saurait lui être comparé, pas même la trahison, pas même la conscience que mon sacrifice serait inutile pour tant de personnes, alors que ces deux douleurs m'avaient paru terribles au point de me faire suer du sang pendant mon agonie au jardin.

Marie s'est montrée grande dans un tel moment. Son déchirement ne l'a pas empêchée d'être bien plus forte que Judith. Celle-ci a tué. Marie a été tuée à travers son Enfant. Elle n'a pas murmuré, elle n'a pas eu de haine. Elle a prié, aimé, obéi. Elle est toujours restée mère, au point de penser, au milieu de toutes ces tortures, que son Jésus avait besoin de son voile virginal sur sa chair innocente pour défendre sa pudeur. Elle a su en même temps être la Fille du Père des Cieux et obéir à sa terrible volonté de cette heure-là. Elle n'a pas lancé d'imprécations contre Dieu ou contre les hommes. Elle a dit " Fiat " à Dieu et pardonné aux hommes. Elle disait dans son Cœur : " Père, je t'aime et tu nous as aimés ". Elle se rappelle que Dieu l'a aimée, elle le proclame et lui renouvelle son acte d'amour. A ce moment-là, après avoir été transpercée et privée de sa raison d'être, elle l'aime ! Elle ne dit pas : " Je ne t'aime plus, parce que tu m'as fait du mal. " Elle l'aime et ne s'arrête pas à sa propre douleur, mais à celle que subit son Fils. C'est de celle-ci qu'elle demande raison au Père, pas de sa souffrance personnelle. Elle demande raison au Père au nom de leur Fils.

Elle est bien l'Épouse de Dieu. Elle est bien celle qui a conçu conjointement avec le Père. Elle sait qu'aucun contact humain n'a engendré son Enfant, mais que seul le Feu descendu du Ciel a pénétré son sein immaculé et y a déposé le Germe divin, la chair de l'Homme-Dieu, du Dieu-Homme, du Rédempteur du monde. Et parce qu'elle en est consciente, c'est en tant qu'Épouse et Mère qu'elle demande raison de cette blessure. Les autres devaient être faites. Mais celle-là, quand tout était déjà accompli, pourquoi ?

Pauvre Mère ! Il y avait bien une raison, que ta douleur ne t'a pas permis de lire sur ma blessure : il fallait que les hommes puissent voir le cœur de Dieu.

Cependant, même si Marie ne connaît pas les motifs surnaturels de cette blessure, elle pense aussitôt qu'elle ne m'a pas fait mal et elle bénit Dieu pour cela. Cela a beau la faire souffrir, elle, elle n'en a cure. Il lui suffit de savoir qu'elle ne m'a pas fait souffrir, moi, et elle y trouve l'occasion de bénir Dieu qui l'immole.

Elle se contente de demander un peu de réconfort pour ne pas mourir. Elle est nécessaire à l'Eglise naissante, dont elle vient d'être faite la Mère. L'Eglise, comme un nouveau-né, a besoin des soins et du lait d'une mère. Marie les apportera à l'Eglise en priant pour elle, en soutenant les apôtres, en leur parlant de Moi leur Sauveur. Mais comment le pourrait-elle si elle mourait le soir même ? L'Eglise, qui n'a plus que quelques jours à rester sans son Chef, serait complètement orpheline si ma Mère aussi expirait. Et le sort des bébés orphelins est toujours précaire. »

L'apôtre Jean :

« Jean a partagé ma douleur et celle de ma Mère. Avec quelle sensibilité, avec quelle délicatesse, Jean s'est-il conduit en cette nuit du vendredi saint.

Un instant d'égarement, une heure de pesanteur. Mais une fois le sommeil surmonté par le choc de la capture, et le choc par l'amour, il vient, en entraînant Pierre, afin que le Maître soit réconforté par la vue du chef des apôtres et de son apôtre bien-aimé.

Puis il pense à ma Mère, à qui quelque personne méchante pourrait apprendre cruellement ma capture. Et il se rend auprès d'elle. Il ne sait pas que Marie vit déjà les tourments de son Fils et que, pendant que les apôtres dormaient, elle veillait et priait, et elle agonisait déjà avec Moi. Comme Jean l'ignore, il va la trouver et la prépare à apprendre cette nouvelle.

Il fait ensuite la navette entre la maison de Caïphe et le Prétoire, entre la maison de Caïphe et le Palais d'Hérode, et de nouveau entre la maison de Caïphe et le Prétoire. Courir ainsi ce matin-là, en traversant la foule enivrée de haine, avec des vêtements qui trahissent son origine galiléenne, ce n'est pas chose facile. Mais l'amour le soutient, et il ne pense pas à lui-même, mais à ma souffrance et à celle de ma Mère. Comme disciple du Nazaréen, il risque d'être lapidé. Peu lui importe. Il défie tout. Les autres se sont enfuis, ils sont cachés, ils sont menés par la peur ou la prudence. Lui, c'est l'amour qui le conduit, donc il reste et se montre. C'est un pur. L'amour prospère dans la pureté. Il restera présent pour soutenir Marie et la défendre. L'amour est la force de Jean, la voile qui l'entraîne. C'est armé d'amour qu'il part, et protège la Femme et les femmes jusqu'à la fin.

Jean a possédé l'amour de compassion comme personne au monde, excepté ma Mère. Il est le chef de file des amoureux de cet amour. »

L'attente :

L'aube arrive avec peine, comme si elle hésitait. Et l'aurore tarde étrangement, bien qu'il n'y ait pas de nuages dans le ciel. C'est à croire que les astres ont perdu toute vigueur. De même que la lune était pâle pendant la nuit, le soleil l'est à son lever. Ils sont voilés... Aurait-ils pleuré, eux aussi, pour avoir cet aspect embué comme les yeux des bons qui ont pleuré et qui pleurent encore la mort du Christ ?

Marie, toujours dans sa chambre, les mains sur les genoux, regarde fixement par la fenêtre qui s'ouvre sur un jardin, pas très vaste, mais suffisamment grand, et plein de roses fleuries le long des hautes murailles et de parterres fantaisistes. Les lys, au contraire, n'ont pas encore les tiges des futures fleurs. Ils sont touffus, beaux, mais n'ont que des feuilles. Elle a beau regarder, elle ne voit rien d'autre que ce qui occupe sa pauvre tête fatiguée : l'agonie de son Fils.

Des femmes vont et viennent. Elles s'approchent, la caressent, la prient de se restaurer à chacune de leurs entrées. Marie a chaque fois un léger frisson, mais pas un mot, pas un geste, rien. Elle est épuisée. Elle attend. Elle n'est qu'attente. Elle est Celle qui attend.

Et les heures passent. Comme elles sont lentes pour qui attend...

Marie se lève pour entrer au Cénacle et, en s'appuyant aux meubles, elle parvient au seuil de la pièce. Elle cherche à traverser le vaste vestibule de l'entrée. Mais quand elle n'a plus d'appui, elle vacille comme si elle était ivre. Une femme qui l'aperçoit accourt : « Où veux-tu aller ? » – « Là, à l'intérieur. »

Et Marie entre dans le Cénacle. Tout est resté comme à la fin de la Cène. La suite des événements et l'ordre donné par Jésus ont empêché qu'on dérange quoi que ce soit. Les sièges ont seulement été remis à leur place. Et Marie se rend directement à la place où était assis Jésus. Elle tourne autour du siège, reste un instant debout, puis éclate en sanglots. Une fois calmée, elle s'agenouille et prie, la tête appuyée contre le bord de la table.

La lamentation de la Vierge :

« Jésus ! Où es-tu ? M'entends-tu encore ? Entends-tu mon cri en ce moment, le cri de ton nom saint et béni, après l'avoir gardé dans son cœur pendant tant d'heures ? Ton saint nom, qui a été mon amour, l'amour de mes lèvres qui goûtaient une saveur de miel en disant ton nom, de mes lèvres qui maintenant, au contraire, semblent en le disant boire l'amertume restée sur tes lèvres, l'amertume de l'atroce mixture... Ton nom, amour de mon cœur qui se gonflait de joie quand il le prononçait, comme il s'était dilaté pour transvaser son sang, t'accueillir et t'en revêtir quand tu es descendu du Ciel vers moi, si petit, si minuscule, que tu aurais pu tenir dans le calice de la menthe sauvage, toi qui es si grand, toi, le Puissant anéanti dans un germe d'homme pour le salut du monde. Ton nom, douleur de mon cœur, maintenant qu'il est arraché à mes caresses pour te jeter dans les bras des bourreaux qui t'ont torturé jusqu'à te faire mourir !

J'ai le cœur brisé par ce nom que j'ai dû renfermer pendant tant d'heures et dont le cri augmentait à mesure que croissait ta douleur, jusqu'à l'abattre, comme s'il était foulé par le pied d'un géant. Oui, ma douleur est incommensurable, elle m'écrase, elle me broie et il n'est rien qui puisse la soulager. A qui dire ton nom ? Rien ne répond à mon cri. Même si je hurlais jusqu'à fendre la pierre qui ferme ton tombeau, tu ne l'entendrais pas, puisque tu es mort. Tu ne m'entends plus !

Que de fois ne t'ai-je pas appelé, pendant ces trente-quatre ans, ô mon Fils ! Du moment où j'ai su que je devais être Mère, et que mon enfant s'appellerait " Jésus ! ". Tu n'étais pas encore né que moi, en caressant le sein où tu grandissais, je t'appelais doucement : " Jésus ! " et il me semblait que tu remuais pour me répondre : " Maman ! "

Je te donnais déjà une voix, je la rêvais déjà. Je l'entendais avant même qu'elle n'existe. Et quand je l'ai entendue, faible comme celle d'un agneau qui vient de naître, qui tremblait dans la nuit froide pendant laquelle tu es né, j'ai connu l'abîme de la joie... et je croyais avoir connu l'abîme de la douleur parce que c'étaient les pleurs de mon Enfant qui avait froid, qui était mal à l'aise, qui versait ses premières larmes de Rédempteur. Or je n'avais pas de feu ni de berceau, et je ne pouvais souffrir à ta place, Jésus. Je n'avais que mon sein comme feu et oreiller, et mon amour pour t'adorer, mon saint Fils.

Je croyais avoir connu l'abîme de la douleur... ce n'en était que l'aube. Maintenant, c'en est le midi. Ce n'en était que l'amorce, maintenant c'en est le fond. C'est l'abîme que je touche maintenant, après y être descendue au cours de ces trente-quatre années, bousculée par tant d'aléas et prostrée, aujourd'hui, sur le fond horrible de ta croix.

Quand tu étais petit, je te berçais en chantonnant : " Jésus ! Jésus ! " Quelle harmonie plus sainte et plus belle que ce nom qui fait sourire les anges au Ciel ? Pour moi, il était plus beau que le chant, si doux, des anges dans la nuit de ta naissance. J'y voyais le Ciel, c'était le Ciel entier que je contemplais à travers ce nom. Et maintenant, en te le disant, à toi qui es mort et qui ne m'entends pas, et ne me réponds pas, comme si tu n'avais jamais existé, je vois l'Enfer, tout l'Enfer. Voilà : je comprends maintenant ce que veut dire être damné. C'est ne plus pouvoir dire : " Jésus ! " C'est ça l'horreur !

Combien de temps durera cet enfer pour Moi ? Tu as dit : " En trois jours, je reconstruirai ce Temple. " Je me répète cette parole toute la journée, pour ne pas tomber morte, pour être prête à te saluer à ton retour, et te servir encore... Mais comment pourrai-je te savoir mort, pendant trois jours ? Trois jours dans la mort, toi, toi, ma Vie ?

Mais comment, toi qui sais tout, puisque tu es la Sagesse infinie, ne connais-tu pas la douleur de ta Mère ? Ne peux-tu te l'imaginer en te rappelant ce moment où je t'ai perdu à Jérusalem et où tu m'as vue fendre la foule autour de toi, avec le visage d'un naufragé qui atteint le rivage après une longue lutte contre l'eau et la mort, avec le visage d'une femme qui sort d'une torture, épuisée, ayant perdu son sang, vieillie, brisée ? Et encore, je pouvais penser que tu étais seulement perdu, je pouvais avoir cette illusion. Mais pas aujourd'hui. Je sais bien que tu es mort. Je t'ai vu être tué. Même si la douleur me le faisait oublier, voici ton sang sur mon voile, qui me crie : " Il est mort ! Il n'a plus de sang ! Celui-ci est le dernier sorti de son cœur ! " De son cœur ! du cœur de mon Enfant, de mon Fils ! de mon Jésus ! Mon Dieu ! Dieu de pitié, ne me fais pas souvenir qu'on lui a ouvert le cœur...

Jésus, je ne puis rester seule ici pendant que tu es seul là-bas. Moi qui n'ai jamais aimé les chemins du monde et les foules, et tu le sais, depuis que tu as quitté Nazareth, je t'ai suivi de plus en plus, pour ne pas vivre loin de toi. Cela m'aurait été impossible. J'ai affronté la curiosité et le mépris, je ne compte pas ma fatigue parce qu'elle disparaissait quand je te voyais, pour vivre là où tu étais. Et maintenant, je suis ici seule, et tu es là-bas seul. Pourquoi ne m'ont-ils pas laissée dans ton tombeau ? Je me serais assise auprès de ton lit glacé, en tenant une de tes mains dans les miennes, pour te faire sentir que j'étais à côté de toi... Non, pour sentir que tu étais à côté de moi. Tu ne sens plus rien. Tu es mort !

Que de nuits j'ai passées près de ton berceau, à prier, à aimer, à me délecter de toi... Veux-tu que je te dise comment tu dormais, tes petits poings serrés comme deux boutons de fleur contre ton petit visage ? Veux-tu que je te dise comment tu souriais dans ton sommeil et comment, en te rappelant certainement le lait maternel, tu faisais le geste de sucer ? Veux-tu que je te dise comment tu t'éveillais, comment tu ouvrais tes petits yeux, comment tu riais en me voyant penchée sur ton visage et comment tu tendais joyeusement tes menottes, impatient que je te prenne, et comment, avec un petit cri doux comme le trille d'une fauvette, tu réclamais ta nourriture ? Ah ! que j'étais heureuse lorsque tu t'attachais à mon sein et que je sentais la tiédeur lisse de tes joues, les caresses de tes menottes sur ma poitrine !

Tu ne savais pas rester seul sans ta Maman. Et maintenant, te voilà seul ! Pardonne-moi, mon Fils, de t'avoir laissé seul, de ne m'être pas révoltée pour la première fois de ma vie et d'avoir voulu rester là. C'était ma place. Je me serais sentie moins désolée si j'avais été près de ton lit funèbre, pour arranger les langes comme autrefois et les changer... Même si tu n'avais pu me sourire et me parler, il m'aurait semblé t'avoir, de nouveau, comme quand tu étais petit. Je t'aurais accueilli sur mon cœur pour ne pas te faire sentir la froideur de la pierre, la dureté du marbre. Ne t'ai-je pas tenu aujourd'hui même ? Le sein d'une mère est toujours capable d'accueillir son fils, même s'il est adulte. Un fils est toujours un enfant pour sa maman, même s'il est déposé de la croix, couvert de plaies et de blessures.

Que de blessures ! Que de douleur ! Ah ! mon Jésus, mon Jésus si durement blessé ! Blessé de cette manière ! Tué de cette manière ! Non, non, Seigneur, non ! Ce ne peut être vrai ! Jésus mort ? Jésus ne peut mourir ! Souffrir, oui. Mourir, non. Il est la Vie ! Il est le Fils de Dieu. Il est Dieu. Dieu ne meurt pas.

Et pourtant, Il est mort ! Il est mort parce qu'il est le Sauveur. Il a dû sauver tous les hommes, en se perdant lui-même...

Hommes, regardez comment vous avez transpercé Dieu, mon Fils ! Je dois vous pardonner et je dois vous aimer... Parce que lui, il vous a pardonné, et parce qu'il m'a demandé de vous aimer ! Il m'a fait votre Mère : " Mère, voici ton fils... tes fils. "

Alors, Jésus, je pardonne, je les aime. Je prie pour eux. Je ferme les yeux pour ne pas voir ces objets de ta torture, pour être capable de leur pardonner, de les aimer, de prier pour eux. Je dois, je veux penser que je suis près de ton berceau. A cette époque, je priais aussi pour les hommes, mais alors c'était facile. Tu étais vivant et moi, même si je savais les hommes cruels, je n'arrivais jamais à penser qu'ils puissent l'être autant à ton égard, alors que tu les avais comblés de bienfaits. Je priais, convaincue que ta Parole allait les rendre bons. Je leur disais dans mon cœur, en les regardant : " Vous êtes maintenant pécheurs et malades, mes frères. Mais d'ici peu il parlera, d'ici peu il vaincra en vous Satan, il vous donnera la vie perdue ! " La vie perdue ! Et maintenant c'est toi qui l'as perdue, la vie, pour eux. Mon Jésus !

Maintenant tout est accompli. Ta Maman ne fera plus rien pour toi. Tu n'as plus besoin de rien... Maintenant, tu es seul... Et moi aussi, je suis seule... Oh Dieu ! Que de blessures a ton Fils, mon Fils ! Comment ai-je pu les voir sans mourir ?

Regarde mon cœur, ô Dieu qui m'as frappée dans mon Enfant ! Regarde-le ! N'est-il pas couvert de plaies comme le corps de Celui qui es mon Fils et le tien ? Les coups de fouets sont tombés sur moi comme une grêle pendant qu'on le frappait. Qu'est la distance pour l'amour ? J'ai souffert les tortures de mon Fils ! Que ne les ai-je souffertes moi seule ! Que n'ai-je été, moi, sur la pierre du tombeau ! Regarde-moi, ô Dieu ! Mon cœur ne suinte-t-il pas le sang ? Voici le cercle des épines, je le sens. C'est une bande qui me serre et me transperce. Voici le trou des clous : trois stylets plantés dans mon cœur.

Reviens, reviens, mon cher Fils, mon Fils adoré, mon Fils saint ! Je meurs. Je ne puis me faire à cette désolation qu'est la mienne. Montre-moi de nouveau ton visage. Appelle-moi encore. Je ne puis penser que tu es sans voix, sans regard, simple dépouille froide et sans vie !

Oh ! Père, viens à mon secours. Jésus ne m'entend pas ! La Passion n'est-elle pas finie ? Tout n'est-il pas accompli ? Ces clous, ces épines, ce sang, ces larmes ne suffisent-ils pas ? Faut-il encore autre chose pour guérir l'homme ?

Pardon, Père ! Pardon, Père saint ! Pardonne à une Mère qui pleure son enfant... Il est mort ! Il est mort, mon Fils, mort avec le cœur ouvert. Oh ! Père, pitié ! Je t'aime ! Nous t'avons aimé et tu nous as tant aimés ! Tu as été bon. Tu fais tout par bonté. Nous sommes, nous, des créatures qui ne comprenons rien. Tu as été bon. Tu as été bon. Répète-le, mon âme, pour enlever la morsure de ta souffrance. Dieu est bon et il t'a toujours aimée, mon âme. Du berceau à cette heure-ci, il t'a toujours aimée. Il t'a donné toute la joie du temps. Toute. Il s'est donné lui-même. Il a été bon, bon, bon. Merci, Seigneur, sois béni pour ton infinie bonté !

Je te dis merci pour toi aussi, Jésus. Moi seule l'ai sentie dans mon cœur quand j'ai vu le tien ouvert. Maintenant ta lance est dans le mien. Ô Jésus, pitié ! Donne-moi un signe de toi, une caresse, une parole pour mon cœur déchiré ! Un signe, un signe, Jésus, si tu veux me trouver vivante à ton retour. »

Restons ce jour en silence avec Marie, dans l'attente de la résurrection de son Fils Jésus, notre Sauveur et notre Dieu.